

CHAPITRE PREMIER

ORACLE

Les soldats avaient mal dormi. Les officiers, tout aussi endormis, leur donnèrent des ordres contradictoires.

Dans le ciel tournoyaient des fumées. Le soleil, lentement, se hissait entre les montagnes.

Des rayons rougeâtres éclairèrent bientôt les toits de l'hôtel Alpenblick, un vieux monstre survivant de la grande époque de l'hôtellerie suisse. Sur les balcons, des ombres apparaissaient, furtives, mais les soldats savaient qu'il ne pouvait s'agir que d'illusions engendrées par les artifices de la lumière et les remugles de la fatigue : il n'y avait encore personne dans le grand bâtiment austère, à part quelques larbins et hommes de peine qui s'activaient à mettre de l'ordre du haut en bas des cinq étages de gloire défraîchie.

Le lieutenant Sturni alluma une cigarette et inhala longuement, cérémonieusement, la fumée.

Il avait la bouche maussade et s'inquiétait de l'étrange mission qu'on lui avait confiée, quelques semaines plus tôt, à Berne.

Ils avaient été plusieurs officiers d'active à écouter le discours de deux ou trois politiciens et les recommandations techniques des pontes de l'État-major.

Sturni avait posé des questions pertinentes mais les autres l'avaient regardé de travers, comme s'il n'avait émis que des absurdités.

– Je ne comprends pas, messieurs, quel rôle on veut me faire jouer, et je comprends encore moins pourquoi on veut me faire jouer ce rôle ?

– Question de neutralité, Lieutenant !

Il avait froncé les sourcils :

– Vous serez en quelque sorte notre conseiller-observateur-rapporteur, mais vous n'aurez pas à intervenir dans le déroulement des opérations.

Puis une porte s'était ouverte, comme dans un film, et plusieurs personnages avaient fait leur entrée dans la salle de conférences.

Ils pouaient la CIA à cent lieues contre le vent !

– Lieutenant Sturni, ces messieurs vont vous expliquer en détail ce que nous attendons de vous.

Et maintenant, il se trouvait dans l'Oberland bernois avec un détachement de militaires américains déguisés en troupiers helvétiques : cinquante hommes armés comme pour la guerre et équipés d'un matériel « ultra-performant »... et trois officiers, du major au sous-lieutenant. Certains parlaient allemand avec un remarquable accent suisse et connaissaient parfaitement le terrain.

Le major Seymour avait raconté à René Sturni qu'il avait passé des vacances « enchantées » à Wengen, Ouchy, Locarno et Lucerne. Une de ses filles avait pris le virus helvétique : elle avait fini par épouser un banquier de Fribourg.

– Vous vous moquez de moi, avait-il lancé comme un défi.

– Mais non, mon cher !

Et le séillant major Seymour avait montré les inévitables photos de famille qui traînent jusque dans les poches des officiers des Marines.

Tout en tirant sur sa cigarette (*Maryland made in Switzerland*), René contemplait la vaste façade de l'Alpenblick. Réquisitionné pour des manœuvres printanières.

Ce genre de mesures n'étonnait personne dans un pays où tous les hommes valides sont sur le sentier de la guerre 365 jours par an.

Dans peu de temps, tout le monde serait à pied d'œuvre. Les civils et les militaires. La CIA, les politiciens et les mafiosi de la science contemporaine.

Sturni n'aimait guère la mission que Berne lui avait confiée : il était pratiquant et respectueux des lois élémentaires de la religion.

« Il existe des choses qu'on laisse dormir en silence. »

La dernière nuit sous la tente venait de s'achever : ce soir même, ils emménageraient dans les chambres avec « vue imprenable » de l'hôtel Alpenblick.

Du haut du ciel, ce qui était une façon de parler, ils virent apparaître l'hôtel, avec des fumées verticales qui prolongeaient le toit avec ses tuiles grises sur lesquelles fondait un restant d'hiver.

La banane volante décrivit un cercle au-dessus de l'immense chalet, comme si le pilote craignait soudain quelque mauvaise surprise, puis l'engin vrombissant amorça la descente vers le plateau. La face nord de l'Eiger étincela dans le soleil, tel un visage funeste qui lance un regard courroucé :

– Eiger-Nordwand, dit le professeur Damian Sternhagel. Un démon qui a coûté la vie à bien des imprudents.

– Oui, sacrée face nord, s'écria le colonel Lowell. Il fut un temps où je m'y serais bien risqué, mais je suis trop vieux à présent.

L'homme de la CIA éclata de rire et son cou de taureau augmenta encore de volume : on aurait dit que son visage rougeaud de paysan de Spark (Ohio) allait exploser dans un torrent écarlate. L'expert en parapsychologie lui lança un regard sombre : « Ces Amerloques ! Ils disent n'importe quoi... »

Les autres passagers gardaient le silence. Ils attendaient avec une vague inquiétude la suite des événements.

Damian Sternhagel se tourna vers eux : son visage osseux, aux angles vifs possédait une géométrie déroutante, et ses yeux gris luisaient, pareils à deux lucioles de glace.

Les cinq hommes et les trois femmes que transportait l'hélicoptère étaient en quelque sorte les enfants spirituels du professeur allemand. Il les avait sélectionnés, bichonnés, entraînés. Pourtant, tous avaient longtemps ignoré que cet homme pâle qui occupait à Fribourg-en-Brigau la chaire de parapsychologie expérimentale travaillait sous les ordres de la Bundeswehr (*Abteilung Abwehr und innere Sicherheit*) et de la CIA.

Ils étaient originaires de divers pays mais parlaient tous couramment l'anglais et plus ou moins correctement l'allemand.

Leur point commun était macabre : tous avaient été, à un moment donné de leur vie, décédés.

Pendant un temps plus ou moins long, ils avaient connu le coma dépassé, avant d'être — grâce aux progrès de la médecine moderne — ramenés d'entre les morts.

Le Pr. Sternhagel avait beaucoup travaillé, en RFA comme en Scandinavie et, bien sûr, aux États-Unis sur les NDE. Les *Near Death Experience*. Quelques tentatives de coopération avec les savants russes avaient tourné court, bien que les relations entre l'Ouest et l'Est fussent au beau fixe.

Très vite, il avait été contacté par les militaires et les autres reptiles. On lui avait fait comprendre que les Américains et leurs alliés allemands, comptaient sur son absolu dévouement.

Le moyen de passer outre ?

Tout au fond de la cabine, le docteur Elias Kempowski s'agitait dans son fauteuil :

– Il était temps ! Je ne supporte pas ces foutus engins !

Kempowski avait été choisi par le Consortium Morbidezza, Inc. parce qu'il alliait à ses compétences de psychiatre celles d'un hypnotiseur hors-pair.

Les « sujets » surnommaient Lowell, Sternhagel et Kempowski le trio infernal. Eux-mêmes s'interpellaient joyeusement : Ho ! *Guinea pig* !

Ils essayaient de se rassurer mais ils détestaient les plongées incessantes qu'on les forçait à entreprendre régulièrement dans leur minuscule et déroutant passé de cadavres.

* Pennymary Farmer, 32 ans. Divorcée. Domiciliée à Overton, Pennsylvanie. Morte dans un accident de voiture. Ressuscitée. Baptiste. Praticante. Sans enfants.

* Silvina Cintron, 45 ans, célibataire. Tentative de suicide. Morte et ressuscitée. Catholique, croyante non pratiquante, selon ses propres allégations. Originnaire de Malaga, Espagne. En traitement.

* Julie Couson, 21 ans, célibataire. Dernier domicile : Nancy, France, chez les époux Meyer. Tentative de suicide. Morte et ressuscitée. Ne se prononce pas sur ses croyances.

* Jacques Jouffroy, 56 ans, veuf, deux enfants mariés, deux tentatives de suicide. Mort et ressuscité (une seule fois !). Domicilié à Genève, Confédération helvétique. Protestant (réformé), pratiquant.

* Sergio Torelli, 44 ans, marié, séparé. Mort dans un accident de chemin de fer. Ressuscité. Catholique, « moyennement » pratiquant. Domicilié à Milan, Italie.

* Bertram Levine, 61 ans, marié, quatre enfants, domicilié à Birmingham, Royaume-Uni. Accident de voiture. Mort et ressuscité. Israélite. Ne pratique pas.

* Simon Wouters, 33 ans, divorcé, domicilié à Anvers, Belgique, abattu lors d'une prise d'otage. Ressuscité. Catholique. Non pratiquant. Un enfant.

* Hansjörg Jansen, 27 ans, célibataire. Domicilié à Pinneberg, Allemagne fédérale. Mort dans un accident de motocyclette. Ressuscité. Protestant. La religion l'indiffère.

Pennymary Farmer, Silvina Cintron, Julie Couson, Jacques Jouffroy, Sergio Torelli (oui, oui, comme le compositeur !), Bertram Levine, Simon Wouters et Hansjörg Jansen se préparaient à passer quelques journées au large du monde, dans ce coin des Alpes suisses, momentanément et manu militari coupé de la civilisation.

Le petit train qui montait de Lauterbrunnen au fond de la vallée avait été interdit de circulation pour deux semaines, à partir de Wengen, au grand dam des touristes.

Les soldats du major Seymour se tenaient devant les tentes, les yeux levés vers le ciel, vaguement empruntés dans leurs uniformes... d'emprunt. Un peu à l'écart de son collègue américain, le lieutenant Sturni ressassait des pensées moroses.

L'hélibus se posa dans un grand froissement d'air, ployant les herbes encore sèches de la dernière neige. À cette altitude, le printemps riait parfois jaune.

Des hommes descendirent, engourdis par le voyage.

Des hommes puis, toutes ensemble, comme si elles voulaient se désolidariser de leurs compagnons de vol, trois femmes.

Le cœur de René Sturni manqua un battement puis un deuxième : une des trois femmes était le portrait craché d'Annette Sorgius. Et Annette avait beaucoup compté dans la vie du lieutenant. Même à cette distance, la ressemblance était frappante. D'ailleurs, il l'avait ressentie, cette ressemblance, avant même d'apercevoir le visage fatigué de la voyageuse.

– Lieutenant !

Oui, Major... je... excusez... j'avais l'esprit ailleurs.

– Oui, oui, ricana l'Américain, je m'en rends compte. Mal dormi, comme tout le monde. La tension, tout ça...

– Certainement. (Sturni s'éclaircit la voix.) Quelle est cette femme ? Pas la toute jeune ni la plus âgée... L'autre ?

– Lieutenant ! Vous ne pensez tout de même pas à draguer. Pas dès le premier jour !

René en avait soupé des remarques judicieuses du Yankee. Seymour avait l'air de tenir tous les Suisses pour des lourdauds, des empotés. Incapables de se « lever une fille ». (*Not able, of course, to find a good lay, those motherfuckers !*)¹

Il s'ébroua, tel un chien dans la neige : Annette ! Elle n'avait fait qu'un petit tour dans sa vie de célibataire endurci quand il était en mission à Vaduz. Une mission secrète, bien sûr. Sans uniforme. Et sans gloire.

Annette travaillait dans une banque de ce micro-empire de la finance internationale qu'était, davantage encore que la Confédération helvétique, la Principauté de Liechtenstein.

Et cette femme, qui venait de poser le pied dans l'herbe sèche, inclinée par le vent, semblait un spectre surgi de son passé.

Les soldats du major Seymour étaient disposés comme à la parade et quand le colonel s'approcha, un vague sourire aux lèvres, des ordres fusèrent : « Garde-à-vous ! ». « Présentez-armes ! » et tout le tintouin. Même Sturni rectifia la position.

(Et dire que quelques années auparavant, l'armée avait failli être supprimée en Suisse. Plus de 30% de la population votante s'était prononcée contre le service militaire, l'épine dorsale de la Confédération. Les héritiers de Winkelried n'affirmaient-ils pas : la Suisse n'a pas d'armée, la Suisse EST une armée. Mais en ce moment, l'armée suisse était infiltrée par un commando yankee. *Sic transit gloria Helvetiae* !).

Annette Sorgius ! Malgré la brièveté de leur liaison — quelques semaines seulement ! —, il s'était toujours dit par la suite que cette femme était la seule à avoir réellement compté pour lui. Et maintenant qu'il la croyait morte et enterrée (et elle l'était vraiment !), elle revenait d'entre les morts, avec le même visage poignant, presque tragique, irrésistible et ce corps souple de fausse maigre !

Pennymary Farmer : quel étrange prénom. Ah, ces Amerloques !

– Elle s'appelle Pennymary Farmer. Elle a 32 ans. Elle est d'Overton, un bled de Pennsylvanie. Elle est divorcée.

Divorcée ?

Très bien. Pas mariée... bien... bien... Cette ressemblance, Seigneur ! Cette ressemblance !

– Merci, Major. Vous êtes parfaitement au courant...

¹ Pas capable, bien sûr, de repérer une bonne baiseuse, ces enfoirés !

Sturni était vexé : pour un observateur de l'armée suisse et du service de renseignements helvétique, il était fichtrement mal... renseigné. Un officier-alibi ! Pas plus que ça ! Foutre !

– Lieutenant ! On dirait que vous venez de voir un fantôme... Ne tirez donc pas cette tête-là, mon cher.

Pennymary frissonna, non pas à cause du vent aigre qui soufflait sur le plateau herbeux, mais de l'officier qui se tenait à côté du galonné. Il la regardait fixement ; même à distance, ce regard l'avait brûlée. Puis glacée. Si bien que maintenant, des haut-le-corps électrisaient son échine et ses épaules.

– Je suis le colonel Lowell, Major. Et voici le professeur Sternhagel, le responsable scientifique de notre mission, et le Dr Kempowski, un as de la psychiatrie moderne... Et cet officier ? Le lieutenant Sturner, je suppose ?

– Lieutenant René Stur-ni, mon Colonel.

– Sturni, c'est vrai, veuillez m'excuser.

– Il n'y a pas de mal, mon Colonel. Ces terribles noms suisses, n'est-ce-pas ? Vous avez de la chance : mon collègue, le capitaine Friedemann Enggässli est en mission en Italie...

L'homme de la CIA eut un sourire excédé : il méprisait ces soldats d'opérette. Ces vachers déguisés en miliciens.

– Quand vous le verrez, remerciez-le de ma part, Lieutenant Stur-ni !

René le savait : un courant d'animosité venait de passer. Lowell était un être malfaisant.

Haut dans l'azur grisonnant, un rapace planait. À la recherche d'une proie : « Mauvais présage », se dit René.

Le personnel, trié sur le volet, installa tout le monde dans les luxueuses chambres de l'Alpenblick.

Les tentes avaient été repliées, les hommes du major dispersés dans les étages.

« Ne vous croyez pas en vacances pour autant, avait dit l'officier yankee à ses troupiers. Nous sommes ici pour assurer la protection d'une mission scientifique ultrasecrète. Le premier que je prends à déconner, je le fais passer en conseil de discipline... »

« Je croyais que nous étions en paix avec les Commies, avait persiflé le sergent Gregson. Alors... »

« Votre gueule, Gregson ! Quand j'aurai besoin d'un comique, je vous ferai signe. En attendant, tachez de faire votre boulot, tous autant que vous êtes ! Et pas touchez aux soubrettes, les gars ! »

Grâce à Dieu, Sturni s'était vu assigner une chambre pour lui tout seul, alors qu'il appréhendait d'avoir à la partager avec une grande gueule d'Amerlo.

Il ôta ses rangiers et se coucha sur le lit, une cigarette aux lèvres et la tête lourde. Derrière ses paupières closes, phosphènes et paysages mentaux défilaient sans trêve.

Annette Sorgius était mariée. À Zurich. Elle était en stage à Vaduz. Elle n'avait jamais trompé son mari. Même si celui-ci, disait-elle, ne faisait « pas trop grand-chose pour la rendre heureuse ». Ils avaient eu le coup de foudre. Le coup de foudre ! Oui, leur liaison avait été, comme il aimait à le dire, un orage brutal et merveilleux.

Puis leurs chemins s'étaient séparés. Même dans un petit pays comme la Suisse, les amants peuvent se perdre de vue ! Il avait appris sa mort accidentelle par la *Basler Zeitung* alors qu'il déjeunait au Mövenpick parmi un brouhaha de touristes français. Annette avait péri dans un carambolage sur l'autoroute Bâle-Zurich. Son époux, celui qui n'avait pas su la rendre heureuse, était mort lui aussi.

Pennymary Farmer ?

Seymour avait été chic. Il lui avait tout raconté après qu'ils eurent été repartis dans l'hôtel :

– Elle a eu un accident d'auto dans les Rocheuses. Boumbadaboum : la bagnole a défoncé le garde-fou et dégringolé dans un ravin. Pas une égratignure qu'elle avait, Mrs. Farmer ! Mais le coup du lapin... vous voyez ce que je veux dire. Couic ! Les morticoles l'ont déclarée foutue. Hop ! Passée ! Sautée la barrière. On a dit aux infirmières : Vous pouvez débrancher la dame. Eh bien, la Missis Farmer a soudain redonné signe de vie. Au point qu'une des personnes présentes a crié : Alléluia ! et s'est mise à louer Jéhovah.

Annette, elle, n'avait pas retrouvé le chemin du monde des vivants. D'ailleurs cela avait mieux valu pour elle : tous ses os avaient été brisés, sa chair déchirée. Seul son adorable visage n'avait pas été mis en lambeaux...

Puis Seymour avait décampé :

– J'avoue qu'elle a l'air baisable...

C'est ce qu'il avait lancé avant de disparaître dans le couloir.

Sturni soupira : il l'avait cherché. Pourquoi donner au major des verges pour le battre ?

Il voyagea dans son passé, se retrouva dans son hôtel de Vaduz, avec Annette. C'était la première fois qu'ils étaient ensemble, dans le lit ravagé. Elle avait des remords. C'était une fille étrange, tout de même, qui se reprochait d'avoir joui avec lui alors qu'elle n'arrivait jamais à l'orgasme avec son mari...

Et maintenant, de cet hôtel oublié, le spectre de la jeune femme avait pris son envol... pour le rejoindre, ici même, en un lieu déserté par les touristes et envahi par des agents étrangers travestis.

Pennymary Farmer ! Annette Sorgius ! Les fantômes existaient bel et bien. Il venait d'en rencontrer un.

Dans une demi-heure briefing dans le grand salon de l'hôtel Alpenblick. Puis déjeuner. Etc.

« Je vais avoir le temps de m'emmerder », se dit René. Amer. Angoissé. Jeté dans des pensées contradictoires. « Je vais avoir le temps de lire et de relire tous les livres que j'ai eu la bonne idée d'apporter et, notamment, La Montagne magique ».

Il se trompait.

LOURDEMENT.

Ils avaient tous été servis en café et en eau minérale. Et écoutaient le speech du colonel Lowell. Un speech qui dissimulait mal le mépris. L'officier de la CIA en était aux conclusions d'un discours chaotique et prétentieux. Il venait de révéler (à ceux qui ne le savaient pas encore !) que le but de cette ... rencontre ... de ... ce ... séminaire était la mise en commun de toutes les expériences acquises par les huit ... (il allait dire : sujets ; mais se retint juste à temps :) collaborateurs de MM Sternhagel et Kempowski.

Sturni avala un demi-verre de Henniez pétillante et se demanda une nouvelle fois pourquoi la CIA avait fourré son long nez là-dedans. La vie après la mort ou « la vie après la vie » (comme le disaient et l'écrivaient certains !) n'était-elle pas l'affaire des théologiens, des prêtres et des philosophes ? Les politiciens de Washington et les militaires du Pentagone espéraient-ils enrôler les forces de l'Au-delà sous leur bannière pour rejeter enfin dans la nuit les forces de l'athéisme communiste ? La paix qui s'était établie entre les USA et l'URSS n'était-elle qu'une façade derrière laquelle les tenants des deux grandes pseudo-idéologies moribondes continuaient de se livrer à de sempiternels affrontements pour la suprématie mondiale. Et la Troisième Force ? L'Islam ! Était-ce des fanatiques chiïtes dont se méfiaient les organisateurs de ce congrès de ressuscités-d'entre-les-morts-et-les-ombres ?

Le lieutenant Moreno, un Latino moustachu, le poussa du coude :

– Alors, collègue, un coup de blues ? Tenez, approchez discrètement votre flotte !

René poussa son verre à travers la table d'acajou. Vif comme l'éclair le Portoricain versa un bon décilitre d'alcool dans l'eau minérale de son voisin.

– C'est de la Bizon, de la vraie vodka polack, mon pote ! Ma petite amie s'appelle Wolkonski, c'est te dire ! Allez, bois ! Ne boude pas en Suisse ! Hahahahaha !

– ... Mesdames et Messieurs. Certainement, les précautions que nous avons prises en accord avec les autorités civiles et militaires helvétiques, représentées ici par l'oberlieutenant Sturnier, peuvent vous paraître exagérées, mais il ne faut pas négliger la contagion terroriste. Bien des fanatiques peuvent prendre ombrage d'un tel projet. Nous ne voulons rien prouver, Mesdames et Messieurs, chers collaborateurs et amis ; nous cherchons simplement à soulever un coin du voile, à jeter un coup d'œil dans les coulisses du théâtre de la vie et de la mort.

Sturni, furieux parce que ce salaud venait de nouveau d'égratigner son nom en même temps que son amour-propre, avala son verre d'un trait, Henniez et Bizon. Il toussa, s'étranglant au point que Juan Moreno dut lui asséner quelques claques discrètes entre les omoplates. Les yeux remplis de larmes, il vit que Mrs. Farmer le contemplait fixement, à quelques fauteuils de là. Derrière sa table ronde d'acajou, elle avait croisé les jambes. Et joint les mains comme pour prier. Cette attitude était aussi contradictoire que sa personne. Mais René ne le savait pas encore. Elle révélait la beauté de ses formes et laissait deviner la profondeur de ses convictions.

Sturni ferma les yeux. « Pourquoi me torturer ainsi ? » Il fut pris de frissons : « Oui, pourquoi me torturer ainsi, Annette ? »

Maintenant, les protagonistes ressuscités étaient priés de se présenter brièvement, « afin que puissent s'établir entre les uns et les autres des rapports de confiance mutuelle ». Blablabla, mon Colonel !

– Je m'appelle Jacques Jouffroy, dit un petit homme joufflu et grisonnant dont les petites lunettes rondes jetaient des éclairs quand il agitait la tête, j'ai bientôt 56 ans. Je travaille dans une banque genevoise. J'ai essayé de me suicider deux fois. Et je suis mort au bout de la deuxième fois. Mais on m'a ramené de là-bas. Je n'ai jamais supporté le décès de ma femme en 1985.

Il eut une sorte de sanglot, cet étrange petit homme, et se rassit en battant l'air d'une main vague,

comme pour s'excuser.

Un autre homme, très mince, portant beau. Très latin, presque trop, se dit René qui se méfiait des gens du Sud, même des Tessinois.

– Sergio Torelli. 44 ans. Je suis dans l'import-export chez Feltrinelli & Ramazotti, à Milan. Je suis un fanatique d'opéra. Et un foutu coureur de jupons. C'est pour cela que ma femme m'a plaqué pour retourner en Sicile, à Nessina. (« Il en fait trop, Seigneur, il se fiche de nous. Mais ça me le rend plutôt sympathique ! ») J'ai trouvé la mort dans la collision de deux trains entre Bologna et Ferrara. Ils m'ont fait revenir d'entre les ombres, ces as de la résurrection médicale. (Il eut un rire de ténor et se rassit brusquement.)

– Mon nom est Silvina Cintron. J'ai... 45 ans. J'ai pratiqué la médecine à Malaga, en Espagne. C'était dans les toutes dernières années du franquisme. On ne plaisantait pas avec la morale en ce temps-là. J'ai aidé des femmes en difficulté. Je suis allée en prison pour cette raison. J'ai repris espoir quand le Caudillo est mort. Lors du couronnement de Juan Carlos, j'ai été libérée, comme beaucoup d'autres victimes du fascisme. Mais je ne me suis jamais remise de la prison. Quand mon ami m'a quittée, j'ai voulu mourir...

Sturni se demandait pourquoi il trouvait cette femme antipathique. Pas parce qu'elle avait pratiqué des avortements tout de même ! Non, il y avait quelque chose en elle qui le rebutait. Les cheveux à peine mêlés de gris étaient soigneusement coiffés, entourant un visage mince au nez presque aquilin (un nez d'homme, se dit-il), la bouche bien faite ne manquait pas de charme. Ni les yeux noirs et brillants. Mais justement, ils étaient un soupçon trop brillants, peut-être. Quant au reste, il n'était certes plus de la prime jeunesse mais pouvait encore se laisser voir.

– J'ai pris des barbituriques, bien sûr. En quantités massives. Un médecin, ça ne veut pas se rater ! Mais ILS m'ont repêchée. Je ne sais pas si je leur en suis reconnaissante...

L'homme qui se présenta ensuite était le plus âgé des huit cobayes. Son visage taillé à coups de serpe (selon le terme convenu) dénotait une grande distinction naturelle. Le cheveu rare, le nez proéminent, les yeux gris, très élégamment vêtu d'un costume croisé anthracite, d'une chemise de soie bleue et d'une cravate « club », le gentleman déclara :

– Pour un juif, je n'ai pas à me plaindre. Je m'appelle Bertram Levine. J'ai passé le cap de la soixantaine. J'ai toujours vécu en Grande-Bretagne. Je fus officier de Sa Majesté. Je suis propriétaire d'une entreprise familiale à Birmingham et d'une galerie d'art à Londres. Je suis marié et père de quatre enfants. J'ai eu un accident de voiture...

– Encore un peu d'eau bénite ? demanda Moreno.

Il sursauta : « Que me veut-il encore, ce con ? »

Une autre femme : la plus jeune. Jolie, coiffée court, ainsi que le voulait une certaine mode. Cheveux roux. Yeux clairs. Peau douce (?). Une bouche pleine. Très sensuelle. Un pull noir moulant une poitrine jeune, arrogante. (Rien que des clichés sexuels surgissaient automatiquement dès qu'un homme posait les yeux sur Julie Couson !) Le reste, dissimulé dans une jupe ample, devait être à l'avenant :

– J'ai 21 ans, dit la jeune femme.

– ... et tu es une petite pute ! murmura le lieutenant Moreno.

– ... j'ai travaillé un peu partout, au petit bonheur la chance. Je n'ai jamais terminé mes études et...

– Est-ce que les putes ont besoin d'études pour être putes ?

Moreno ne devait pas bien tenir l'alcool. Sturni était écoeuré par les propos de cet homme vulgaire.

– J'ai eu ce qu'on a coutume d'appeler de mauvaises fréquentations. J'ai un peu tâté de la drogue. Oh, pas grand-chose, juste de quoi me faire entrevoir un petit morceau d'enfer... Puis j'ai fait une déprime terrible et j'ai été jouer la bonniche chez une famille de Nancy, en Lorraine. Au début tout allait relativement bien. Puis le vieux a essayé de me faire du gringue. Sa femme a rappliqué. Je me suis tirée. De nouveau la rue. Je ne voulais pas retrouver toute cette merde. Je me suis fichue à la flotte, quelque part, en rase campagne. Quelqu'un m'a repêchée, bien sûr, sinon je ne serais pas ici, dans les montagnes, à vous raconter tout ça...

– Elle va me faire chialer, cette pétasse !

Moreno avala une autre gorgée d'eau minérale.

La vie de Simon Wouters avait été ennuyeuse et banale jusqu'au moment où...

J'ai 33 ans. J'habite Anvers. Je vis séparé de ma femme. Seul. Nous n'avons pas d'enfants, mon ex-épouse et moi. Bref, je suis de ces gens qui traversent la vie sans rien vivre que des banalités. Employé moyennement noté... (Wouters était effectivement moyen en tout, et son visage plat exprimait une sorte de douloureuse absence. Ses yeux un peu aqueux semblaient quémander un brin d'attention.) Bon, ce jour-là, je me tenais dans l'allée centrale du supermarché où je travaille et je contrôlais une gondole de boîtes de

conserve. Je m'en souviens : c'étaient des ananas en promotion... Excusez-moi... Des hommes masqués ont surgi, des coups de feu ont claqué. J'ai été touché à l'épaule et je me suis effondré dans les boîtes de conserve qui ont dégringolé sur moi. Plus tard, je me suis réveillé. Ficielé. Un cagoulard me tenait en joue. Des sirènes hurlaient au-dehors. Ces cons de flics ont voulu faire le forcing, et nous, les otages, on en a fait les frais. Pan, pan !

Avant de s'enfuir, un des salauds a essayé de me faire lever, mais j'étais trop faible, j'avais perdu beaucoup de sang. Alors, ce fils de putain, a pressé la détente...

Simon Wouters ne put aller jusqu'au bout de son récit. Il s'affaissa et retomba dans son siège.

– Une vraie lopette, commenta Moreno.

René avala le fond de son verre de Bizon (car de la Henniez, il n'en restait plus goutte dans le récipient !).

Et cette femme, Penny... Mary Annette ?

Allait-elle enfin se lever et parler ?

Silence. Comme si après la déclaration de Wouters, toutes les personnes présentes retenaient leur souffle.

Ce fut encore un homme qui parla ensuite : le bel Allemand. Grand, bien découplé. Blond comme un cliché nordique. Avec des yeux si bleus que l'on voyait leur éclat de loin. Son nez droit et racé surmontait une bouche mince, un rien dédaigneuse :

– C'est un pédé, souffla Moreno avec un étonnant esprit d'à-propos. Tous ces krauts blonds me font chier.

– Je m'appelle Hansjörg Jansen. Je suis âgé de 27 ans. Je viens de Pinneberg, une ville située à la périphérie de Hambourg. Je suis libraire...

– Quand je disais que c'est une tapette ! Il fait en tout cas un métier de tante. Chez nous, on dit culo ou maricon !

– La moto c'était ma passion. Un soir, en sortant de ma librairie — je suis spécialisé dans la science-fiction, le fantastique, le cinéma, et tout le saint-frusquin —, je me suis laissé entraîner dans une petite beuverie entre amis et j'ai tout de même enfourché mon Feuerstuhl² pour rentrer chez moi. Et c'est là que c'est arrivé...

– Bien fait pour ton cul, mon gars... dit Moreno.

– Dieu sait comment j'ai fait pour « mourir » sans que mon visage ne soit démoli...

« Et pourquoi pas ? Annette non plus n'avait pas la moindre plaie au visage quand ils l'ont retirée d'entre les tôles écrabouillées. Mais elle était morte et bien morte, et aucun gourou médical ne l'a fait revenir du Royaume d'Osiris ! »

Silence de nouveau. Lourd. Exactement comme si des tentures ténébreuses étaient tombées sur un théâtre d'ombres.

Et Mrs. Farmer ?

N'avait-elle rien à dire ?

Recroquevillée dans son fauteuil, la tête presque entre les genoux, elle semblait vouloir se retirer tout au fond d'elle-même.

– Madame Farmer ! s'exclama le professeur Sternhagel. Ma-da-me Farmer ! C'est à vous ! Nous vous écoutons.

Tremblante, elle obtempéra, et René fut porté vers cette femme émotive, visiblement apeurée, par un grand mouvement de sollicitude et d'affection : déjà elle était devenue Annette Sorgius, l'impossible amour de sa vie !

– Quelle conne ! ricana Moreno.

« Un jour je te casserai la gueule, sale petit merdeux de métèque ! »

Veillez m'excuser... Je ne sais pas très bien m'exprimer en public. Mon nom est Farmer. Pennymary Farmer. Je vis habituellement dans une petite ville typiquement américaine, Overton. Cela se trouve dans l'État de Pennsylvanie. J'ai été mariée. Mais je ne pouvais pas avoir d'enfants. À 32 ans, je n'en ai toujours pas. Mon mari est parti. Il a demandé le divorce. Je vis en partie de ma pension alimentaire, en partie de mon travail. Je suis secrétaire. Quand je me suis retrouvée seule, j'ai commencé à douter de l'amour de Dieu. Et j'ai roulé droit devant moi dans la nuit. Ma voiture a heurté le parapet d'un pont et a plongé dans le fleuve. Le Susquehanna...

– Elle pourrait nous donner ses mensurations pendant qu'elle y est, affirma Moreno. Ces *Wasps* ont le

² Littéralement chaise de feu. En langage populaire : une motocyclette.

don de m'emmerder.³

« Je vais te flanquer mon poing dans la gueule ! »

– Mais Dieu n'a pas voulu de moi. Je...

Le colonel interrompit la jeune femme. Sans doute craignait-il une profession de foi. Il n'ignorait pas que Mrs. Farmer était une baptiste convaincue :

– Merci Mrs. Farmer. Je pense que ce tour d'horizon...

Pennymary Farmer était toujours debout, et ses yeux fiévreux brillaient étrangement. Elle était pareille à un navire désemparé : roulant d'une hanche sur l'autre, puis tanguant à la limite du déséquilibre.

– Veuillez reprendre place, Pennymary.

C'était le bon docteur Kempowski. Sa voix sembla réveiller la jeune femme de sa transe :

– Oui, pardon, quoi donc ? demanda-t-elle.

– Je vous demande instamment, ma chère, de vous rasseoir. Le colonel Lowell et le professeur Sternhagel n'en ont pas terminé, mais vous, si !

Maintenant, le sosie d'Annette Sorgius se tordait les mains :

– Docteur Kempowski !

– Pennymary Farmer !

– Christ ! Christ ! L'Ange !

Mrs. Farmer tournoya furieusement, telle une toupie, les bras tendus, à la façon des derviches...

– Elle est complètement frappée, cette nana ! dit Moreno à haute et intelligible voix.

Mais personne ne prêtait attention à l'officier latino.

Tous les regards convergeaient à présent vers Pennymary dont les mains battaient l'air avec une sorte de sauvagerie. Ses yeux révoltés, à l'éclat d'email, étaient effrayants à voir.

– Annette, Annette, ne fais pas ça ! bégaya René.

– L'ANGE / IL EST NOIR / NOIRNOIRNOIR / LA MORT / IL APPORTE LA MORT !

– Qu'est-ce qu'elle raconte ?

– Taisez-vous, Lieutenant Moreno !

Pennymary croassait avec une voix méconnaissable :

– L'ANGE NOIR, IL VIENT !

Puis, tout aussi soudainement qu'elle était entrée en transes, la jeune Américaine se calma ; ses traits se détendirent ; ses bras pendirent inertes le long de ses hanches. Elle glissa entre les bras de son fauteuil avec une lenteur fascinante ; personnage évanescant d'une séquence filmée au ralenti.

On se précipita, mais elle avait perdu connaissance ; on voulut lui faire avaler du cognac, mais ses lèvres refusèrent de s'ouvrir ; on essaya de la ranimer avec des gifles et des compresses froides, mais elle continuait de fixer sur son entourage le regard d'email de ses yeux blancs.

– Laissez-nous seuls avec elle ! s'exclama enfin le professeur Sternhagel. Le Dr Kempowski et moi allons nous occuper de Mrs. Farmer.

Le lieutenant Sturni se retrouva dans le couloir sans savoir comment.

Le lieutenant Moreno lui avait pris le bras :

– Qu'est-ce qui vous arrive, mon vieux ? Vous n'allez pas tourner de l'œil, vous aussi !

René se redressa :

– Non, non, tout va bien...

Mais il n'en était pas convaincu.

³ WASP: White Anglo-Saxon Protestant.